

Barbara CASSIN -

Le plaisir de parler

- Collège de Cerisy 1986
ed. Minuit.

[Sur les sophistes]

B. Cassie
Le plaisir de parler -

Cézay
Janvier 1986

PRÉSENTATION

La sophistique est ce mouvement de pensée qui, à l'aube présocratique de la philosophie, à la fois séduisit et scandalisa la Grèce et la philosophie. Reconstituer les doctrines des sophistes ou les thèses de la sophistique relève d'une paléontologie de la perversion, puisque non seulement très peu de fragments sont parvenus jusqu'à nous, mais ces fragments eux-mêmes sont encastrés dans des témoignages et des interprétations visant à les disqualifier.

Le titre *Le plaisir de parler* reprend l'expression *légein lógoū khárin*, «parler pour parler», «parler pour le plaisir», soit le chef d'accusation sous lequel Aristote, au livre *Gamma* de sa *Métaphysique*, parachève la condamnation platonicienne et relègue le sophiste hors de la philosophie, voire même hors de l'humanité : en instaurant à la fois le principe de non-contradiction et le régime de la signification, sous lequel nous vivons et parlons depuis lors (on ne parle pas pour parler, mais pour «signifier quelque chose pour soi-même et pour autrui»), il ferme le discours de la sophistique et nous interdit désormais de l'entendre directement.

D'où la nécessité de ces *Etudes de sophistique comparée*, qui cherchent à exploiter les apparitions et les réapparitions de la chose sophistique, la façon dont elle ne cesse de déjouer la censure philosophique.

Une place à part est réservée à celle qui se nomme elle-même, cinq siècles après Protagoras et Gorgias, «seconde sophistique» : elle revendique avec tant d'impact littéraire et politique ce lieu rhétorique que la philosophie lui a laissé, que c'est alors la philosophie qui se trouve mise hors sophistique, et non plus l'inverse. Prendre la mesure de cette revanche permet de repenser les débuts de genres nouveaux : le roman et la biographie historique.

Autre chose que la philosophie, que la métaphysique de Platon et d'Aristote jusqu'à Hegel et Heidegger, et pourtant rien de purement et simplement irrational : voilà pourquoi la sophistique est un enjeu actuel. Bien sûr, elle

n'a pu qu'être tirée d'un côté ou de l'autre, ébauche de l'*Aufklärung* ou premier existentialisme tragique : mais ces contradictions de la critique, les enjeux politiques et pédagogiques qui, notamment au XIXème siècle, y sont explicitement liés, font réfléchir une modernité ou une postmodernité pour qui le problème du langage constitue le point sensible. C'est sous les formes les plus contemporaines que la sophistique finit par ressurgir. Elle qui s'est détachée de la vérité de la philosophie, mais aussi de la vérité des sciences physique, mathématique, cosmologique, devient le premier modèle des sciences humaines. Le sophisme, même si le terme garde mauvaise presse tant que la philosophie analytique ne lui substitue pas le concept opérationnel d'anomalie, nous introduit aux paradoxes du sens et de la référence. Le plaisir sophistique de parler a tous les caractères de la logique freudienne du signifiant, équivoque, catastrophique, hors sens et combien pleine de sens, à l'œuvre dans le mot d'esprit. Enfin les performances du discours sophistique, qui parvient à produire un consensus sur des objets inexistant, font comprendre l'efficacité de ce qui en est peut-être la forme moderne : le marketing.

L'objet sophistique que la philosophie a constitué par différence d'avec elle ne cesse de lui faire de l'effet.

Barbara CASSIN

PREMIERE ET SECONDE SOPHISTIQUE

Les idées sur le langage avec la constitution
des disciplines spécifiques.

François DESBOADES
(ff. 149 à 181)

(in: Amour. dir. I. 1989)

... Encore qu'il y ait dans l'Antiquité des tentatives totalitaires visant à constituer une science globale du langage (c'est le cas, spectaculaire, de la «logique» des Stoïciens), on y reconnaît généralement que le langage est matière commune pour plusieurs sciences ou disciplines. Trois de ces disciplines, en particulier, finiront par se partager à peu près tout le domaine : la *dialectique*, qui traite des énoncés dans leur rapport aux objets qu'ils sont censés représenter, et qui entend permettre de distinguer le vrai du faux ; la *rhétorique* qui étudie les moyens de persuasion par la parole et envisage donc, dans les énoncés, les effets qu'ils sont susceptibles de produire sur les auditeurs ; la *grammaire*, qui est la science des énoncés «en eux-mêmes», si l'on peut dire, à la fois connaissance des contenus et analyse des éléments d'expression. Ces trois disciplines, qui formeront le *trivium* des Médiévaux, ne sont évidemment pas tombées du ciel toute faites, mais se sont constituées progressivement à partir de la fin du V^e s. av. J.-C. (en gros, l'époque des Sophistes), pour trouver leur point d'équilibre et de délimitations réciproques quelque part vers le I^{er} s. av. J.-C. On reviendra sur cette histoire dans la seconde section. Quant à la «préhistoire», on n'en signalera que quelques traits saillants, d'autant plus brièvement que D. Gambarara traite ici même de l'importante question de l'étymologie et de la notion de nom (chap. I, section 4), et que l'on peut, plus généralement, renvoyer à son ouvrage de 1984.

La littérature grecque archaïque contient des remarques «métalinguistiques», et ce dès la première œuvre conservée (Homère, VIII^e s.

av. J.-C.). On trouvera nombre de ces remarques, sélectionnées selon divers critères, dans des ouvrages généraux comme ceux de Pfeiffer (1968), Grube (1965), etc. Dans l'ensemble, elles visent deux types d'objets, qui ne sont pas, au départ, mis en relation : d'une part, la parole (le «discours»), conçue comme ce que dit effectivement telle personne ; d'autre part, le nom, conçu d'abord comme nom propre d'individu. Les auteurs archaïques, chez lesquels on ne rencontre pas de thématisation du mot, de la langue, ni même du langage en général, sont en revanche prolixes en jugements et commentaires sur le discours d'autrui et le leur, et en explications des noms (étymologies). On a là deux points de vue qui, même après interférence, orienteront durablement la réflexion antique sur le langage et qui sont encore à l'œuvre dans nombre d'oppositions classiques : dénomination et allocution, la chose dont on parle et ce qu'on en dit, nom et définition (*ónoma* et *lógos* en couple chez Platon et Aristote), choix des mots et arrangements des mots, mots isolés et mots conjoints, tropes et figures (variations dans la dénomination des choses et variations dans la forme des énoncés), etc. La «préhistoire» de la pensée linguistique est, principalement, une évolution suivant ces deux lignes : passage d'une vue globale de la parole à une reconnaissance et une analyse de ses articulations, passage de la notion de nom propre à la notion de mot, les deux lignes se rejoignant finalement et tardivement dans l'idée que le discours est composé de mots, devenus «parties du discours».

Quant aux noms (*ónomata*), il suffit de rappeler la démonstration de D. Gambarara : à travers la spéculation théologique sur les noms des dieux, l'idée d'une «imposition» des noms par un ou des onomatopées inspirés, et la discussion sur la conformité des noms à ce qu'ils dénomment, on en vient à une sorte de vue générale du lexique, ensemble d'*ónomata*, noms-étiquettes, s'appliquant à des «choses» de toute nature, en sorte que tout ce que nous, nous appelons mots (y compris des verbes, par exemple) est, dans ce contexte, un nom. Chaque chose a un nom, qui est identifié et défini par sa relation à cette chose, relation qui est la raison d'être du nom, même si le caractère «arbitraire» en apparaît progressivement.

Parallèlement mais indépendamment, la notion de parole est elle aussi l'objet d'une élaboration. Le grec dispose originairement d'une pluralité de termes pour parler de la parole (Hofmann, 1923 ; Fournier, 1946 : surtout 211-233). Chez les premiers auteurs, on trouve principalement *phónē*, qui est la «voix», phénomène acoustique, sans considération du sens ; et *épos* et *múthos*, que distingue une nuance, point

154 toujours nette, telle que *épos* serait la parole en tant que «choses dites» et *máthos* la parole en tant qu'expression d'un avis, d'une pensée. Mais ce que les premiers auteurs (Homère, Hésiode) disent surtout de la parole, c'est qu'elle est un moyen d'agir sur le monde et les êtres, ce que confirme l'attestation à l'époque archaïque de tout un ensemble de pratiques religieuses, magiques, voire «médicales» (Entralgo, 1958). La littérature évoque souvent les pouvoirs de la parole (cf. chant des Sirènes, *Odyssée*, 12, 36-200) et particulièrement les pouvoirs de la poésie (cf. prélude de la *Théogonie* d'Hésiode), qui est une sorte de magie, de psychagogie provoquant à volonté peine ou plaisir des auditeurs. Cette efficacité dépend essentiellement de l'émetteur, dieu, magicien, poète inspiré par la Muse (aède), personnage investi d'une autorité — il y a, inversement, des paroles sans force, vaines, telles celles de Cassandre qu'un dieu a privée du pouvoir de persuader. C'est aussi sous l'angle de l'efficacité qu'on envisage la question du rapport au réel : la parole a aussi le pouvoir non pas tant de mentir (rapport au réel) que de tromper (rapport à l'interlocuteur) (Detienne, 1967). Les jugements apparemment esthétiques («douceur de miel», etc.) sont également liés à la considération de l'efficacité : «Quand sa grande voix sortait de sa poitrine et lançait des paroles semblables aux flocons de la neige d'hiver, aucun mortel ne pouvait alors disputer contre Ulysse» (*Iliaide*, 3, 213).

Le passage d'une conception globale de la parole-action à une *analyse* de cette parole est attesté à partir du VI^e s. Il ne s'agit encore que d'indications sporadiques ; mais les témoignages se multiplient au siècle suivant, en sorte qu'on ne peut douter qu'une certaine forme d'analyse de la parole a commencé bien avant que Platon et Aristote en fassent état au IV^e s. Cette analyse a pu être influencée par divers modèles extérieurs : on pense par exemple à l'anatomie de la médecine ou du découpage sacrificiel, au vu des métaphores corporelles dont usera la description linguistique (voir l'idée même d'*articulation*). On peut aussi penser à l'entreprise des physiciens ioniens, partis, depuis la fin du VII^e s., à la recherche des éléments premiers de l'Univers, et tentant de concevoir les modes de relations d'un ensemble et de ses parties constitutives. Rien de plus frappant, à cet égard, que l'idée d'un élément dont proviennent toutes choses et en quoi toutes choses se résolvent, idée qui est attribuée, sous des formes diverses, aux divers physiciens, mais idée qui correspond aussi à ce qui sera plus tard la définition de l'élément linguistique — si bien que l'élément linguistique est l'exemple favori de Platon et d'Aristote lorsqu'ils discutent de la notion générale d'élément.

155 Cependant, quels que soient les modèles éventuels, l'analyse de la parole n'a pas été produite gratuitement, par pure curiosité scientifique, mais parce qu'elle répondait à certains besoins pratiques. De ce point de vue, on pourrait dire qu'il y a bien une analyse de la parole depuis qu'il y a un *alphabet* (créé vers la fin du VIII^e s. à partir d'une écriture phénicienne). C'est même une analyse remarquable, qui a su aller au-delà de l'unité concrète qu'est la syllabe pour mettre en évidence les éléments irréductibles dont les variations sont liées aux variations de sens (Havelock, 1981 : 51-64). Cette analyse est si forte qu'on peut se demander, au fond, si ce n'est pas plutôt la considération de l'écriture qui a influencé les recherches des physiciens — question sans réponse, certes : mais ce qui est sûr, en tout cas, c'est que Leucippe et Démocrite (V^e s.) utilisent explicitement le modèle des lettres pour leurs atomes, et que l'écriture sera ensuite une référence fréquente en tout domaine, dès lors qu'il sera question d'éléments et de combinaison. [De la première analyse de la parole, toutefois, nous ne connaissons que le résultat, l'écriture. Nous ne savons rien de ce qu'ont pu penser les promoteurs : faut-il leur attribuer des vues claires sur les rapports de l'écrit et de l'oral, une théorie en forme des éléments minimaux, du signe et de la représentation, ou faut-il songer à un cheminement plus empirique, au sentiment confus d'une certaine adéquation qui permet au nouvel instrument de «marcher», sans autre justification raisonnée ? On pencherait plutôt pour la seconde réponse au vu des multiples essais, ajustements et améliorations attestés dans les alphabets archaïques (Jeffery, 1961), et on reporterait au VI^e s. les débuts d'une réflexion pleinement consciente de ses enjeux théoriques.] Du moins y a-t-il alors des traces d'un passage de la parole-action globale à la parole-objet, réifiée, séparée et de ce dont elle parle et de son émetteur, susceptible d'examen et d'analyse. (...)

156 Les poètes ne disent rien des éléments qui entrent dans la construction de la poésie : ce n'est pas leur propos. Mais, toujours au VI^e s., on voit apparaître une discipline qui est le lointain ancêtre de toutes les sciences du langage, la *mousiké*, étude de la parole poétique (parole chantée), don des Muses. Cette discipline est à vrai dire très mal connue jusqu'à Aristoxène (fin du IV^e s. av. J.-C.). Pour les Anciens, le premier auteur d'un ouvrage sur la *mousiké* était Laós d'Hermionè (VI^e s.), également connu pour avoir composé des poèmes «asigmatiques», sans le *sigma* dont le son lui semblait déplaisant (Privitera, 1965). Dans la suite, le terme se spécialise selon les contextes, désignant aussi bien des recherches acoustiques complexes comme celles que la tradition attribue à Pythagore, que l'instruction primaire (à la fin du V^e s., un personnage d'Aristophane peut encore dire qu'en fait de *mousiké* il n'a appris que les lettres). (...)

C'est dans le cadre de la *mousiké* qu'on commence à classer les sons élémentaires en voyelles, semi-voyelles et muettes, en terme d'articulation et d'acoustique ; on détermine les familles de sons d'articulation proche (labiales, dentales, ...); on étudie les propriétés de la syllabe (longueur, accent, ...). Bref, c'est dans ce cadre que s'organisent les connaissances qui relèvent pour nous de la phonétique. (...)

Cette première analyse de la parole dans le cadre de la *mousiké* est présentée par Platon comme le modèle d'une autre analyse, de portée bien différente. Dans un très célèbre texte (*Cratyle*, 424 sq.), Platon pose face à face l'enchaînement élément-syllabe-rythmes et l'enchaînement élément-syllabe-*onómata* et *rhémata* (noms et « verbes »)-*lógos* (discours). La parole se compose d'éléments qui se combinent en syllabes ; au-delà on peut envisager deux types de découpages, selon le rythme ou selon le sens, les syllabes se groupant soit en séquences de longues et de brèves puis en vers, soit en mots pourvus de sens partiel puis en discours porteur d'un sens complet. Il est possible et même probable que, sous cette forme-là précisément, l'analyse soit le fait de Platon. Mais elle a des antécédents. D'abord l'idée que les mots (*onómata*, « les noms », cf. *supra*) sont composés de lettres-éléments et de syllabes est très ancienne : c'est le ressort implicite puis explicite des recherches d'étymologie. D'autre part l'idée d'une composition du sens semble coextensive au terme même de *lógos*. L'histoire de ce terme est certes complexe (Horovitz, 1978), mais l'étymologie (« ensemble organisé ») et les premiers emplois, du reste rarissimes, chez Homère et Hésiode, dans des contextes de tromperie et de « construction » verbale, vont dans le sens d'une parole saisie comme un objet à la fois un et composite. Vers le VI^e s. le terme de *lógos* s'impose pour désigner le « discours » en prose et, particulièrement celui que l'écriture rend possible, discours des historiens, médecins, philosophes, ... (y compris chez Héraclite, comme on semble le reconnaître maintenant, après d'infinites spéculations sur le *Logos*). On le rencontre ensuite, notamment au V^e s., pour désigner une unité de parole indéterminée, sinon en ce qu'il ne lui manque rien, qu'elle est un tout. Cela ne dit rien sur une limite supérieure du *lógos*, d'où l'absence de différence nette entre phrase et ensemble de phrases (texte) — qui persistera pendant toute l'Antiquité et aura des répercussions notables sur la conception de la syntaxe (Thornton, 1986). On reconnaît en revanche des unités inférieures au *lógos*. C'est surtout le terme de *rhéma* qui désigne ces fragments extraits d'un *lógos* (emploi courant, par exemple, chez Aristophane). Un *rhéma* est une « chose

1-158

1-159

dite », un « dit », le terme comportant une idée de brièveté relative qui le rend apte à désigner, par exemple, des proverbes ou maximes. De là on passe à l'idée de brièveté propre à ce qui est un morceau d'une unité plus grande : le caractère commun des *rhémata*, hétérogènes au regard des classements modernes (mots, locutions, expressions...) est alors simplement le fait d'appartenir à un *lógos*. Les *rhémata* sont les ancêtres des « parties du discours », des mots en tant qu'on les définit à l'intérieur d'un énoncé complet. Cependant, du fait que de telles parties peuvent être extraites et se tenir seules en formant un sens, on peut les assimiler aux *onómata*, aux mots en tant que noms donnés aux « choses ». On dira alors que le *logos* est composé d'*onómata*, ce qui se rencontre avant Platon : par exemple, dans les *Dissoi logoi* (*Discours antithétiques*), un sophiste anonyme de la fin du V^e s. dit, comme une évidence banale, que sont identiques deux énoncés (*lógoi*) qui sont dits avec les mêmes mots (*onómata*) (4, 2). Une analyse de l'énoncé complet en sous-unités de sens existe donc avant Platon — même si elle ne va pas sans poser de graves questions dont on reparlera dans la section suivante.

Tout le problème est de déterminer à quel moment on a pris pleinement conscience de ce qu'impliquait, pour l'analyse de la parole, la pratique de la lecture. Faute de textes, on ne peut qu'avancer des hypothèses. On note ainsi que peu avant le temps de Platon apparaît une discipline autonome, la *tékhnē grammaticé* (science des lettres), mais qu'Archytas, un Pythagoricien contemporain et ami de Platon, soutenait que la *grammatikē* n'était qu'une partie de la *mousikē*. La *grammatikē* est l'apprentissage élémentaire de la lecture et de l'écriture. La *mousikē* avait cet apprentissage en charge, peut-être au titre du troisième terme de la triade musicale, le « parlé », en l'occurrence le texte, séparé du rythme et de la mélodie. L'émancipation de la *grammatikē* doit correspondre à une extension de l'enseignement élémentaire, mais aussi à un nouveau rapport au texte. Il ne faut nullement se représenter un monde grec entièrement alphabétisé dès l'invention de l'alphabet. Au contraire, l'écriture, créée peut-être simplement comme instrument du commerce, a été pendant longtemps surtout utilisée comme une sorte d'aide-mémoire, dans la transcription d'énoncés déjà existants et connus des utilisateurs. Au VI^e s. l'usage se diffuse quelque peu et elle commence à servir à la composition et à la conservation de textes en prose (les *lógoi* dont il était question plus haut). L'alphabétisation donne naissance à l'institution scolaire au V^e s., mais ne devient vraiment générale qu'au IV^e s. L'apparition de la *grammatikē* au tournant des V^e-IV^e s. doit être une conséquence de cette évolution : on déchiffre désormais des textes inconnus au lieu de se contenter de « reconnaître » un texte qu'on sait déjà par cœur (c'est le sens étymologique de *anagignōskein*, « lire », cf. Lanza, 1979 : 66) ; on dissocie les textes poétiques de leur mélodie.

1-160

et on lit des textes de prose, sans se laisser porter par leur rythme, seulement pour en connaître le sens. Bref, le maître d'école, le *grammatistes*, qui enseigne à lire dans ces conditions, peut avoir quelque titre à la thématisation du schéma lettre-syllabe-mot-énoncé... C'est en tout cas un schéma qui articulera toute la grammaire, devenue science de la langue, jusqu'à la fin de l'Antiquité, avec des conséquences importantes : assimilation de la production des énoncés à la lecture et vue de la langue comme jeu de construction à partir d'éléments prédéterminés (Desbordes, 1986a).

L'originalité de Platon n'est donc sans doute pas tant d'avoir produit le schéma lettre-syllabe-mot-énoncé, que d'avoir introduit entre la syllabe et le *lógos* le couple *ónoma* et *rhéma*. Un *logos* se compose de noms et de « choses dites », parce qu'une combinaison suppose au moins deux espèces d'éléments. Revenant sur la question dans le *Sophiste*, Platon compare la composition du sens dans le *logos* à la composition de la syllabe (253a sq.) : de même que plusieurs sortes de lettres se combinent pour former une syllabe, de même un énoncé doit comporter au minimum un *ónoma* et un *rhéma*, lequel apparaît dans ce contexte comme un verbe (« Théétète est assis » ; « Théétète vole »). Platon prolonge les analyses des poètes, des musiciens et des grammaticistes, mais il en change le sens. La parole n'est plus envisagée dans son rapport à la poésie, à l'écriture ou à la lecture, mais dans sa capacité à représenter, correctement ou non, le réel. L'analyse du *lógos* est une réponse aux questions soulevées par les *Sophistes*, avec lesquels la réflexion sur le langage a pris un nouveau départ.

1.161

La rhétorique

Françoise DESBORDES

(in S. Kerner doi. I. 1989.)
pp. 162-188

9

La rhétorique est originellement liée au régime démocratique qui se met en place dans nombre de cités grecques à partir de la fin du vi^e s. av. J.-C. Quelles qu'en soient les limitations de fait, ce régime suppose en principe un droit égal à la parole publique pour tous les citoyens, et le jugement souverain du peuple, qui peut donner ou refuser son assentiment à cette parole. Au départ, le *rhétor* est simplement et ponctuellement le citoyen qui prend la parole en public ; c'est « celui qui parle » en telle occasion, nullement un orateur de profession ou un théoricien de l'éloquence. Mais il a dû être vite évident que certaines paroles étaient plus efficaces que d'autres, et que l'égalité théorique des citoyens se doublait d'une inégalité réelle dans la capacité de persuader. D'où la recherche de moyens secondaires susceptibles de pallier ces inégalités. A cet égard, la tradition antique rapporte que la rhétorique est née en Sicile, au début du V^e s. av. J.-C., lorsque la chute des tyrans d'Agrigente et de Syracuse a été suivie de contestation sur la possession des terres et d'une série de procès devant des jurys populaires ; les premiers rhéteurs, Corax et Tisias, purent ainsi faire des observations répétées sur ce qui permettait à un plaideur de se faire donner raison par les juges, moyens de persuasion qu'ils eurent l'idée de noter, de perfectionner et d'enseigner ; de là cet art de persuader par la parole se répandit dans les cités grecques où l'on pouvait avoir à défendre sa cause devant un tribunal, mais aussi à prendre publiquement la parole devant une assemblée politique. C'est aussi pour les mêmes raisons d'adéquation aux institutions politiques et judiciaires que la rhétorique s'implanta dans la Rome républicaine, à la fin du II^e s. av. J.-C., en dépit de vives résistances aristocratiques.

Malgré le déclin sensible de l'éloquence politique en Grèce, à la période hellénistique, quand les cités perdent leur autonomie, et à Rome, avec l'établissement du régime impérial, la rhétorique, en tant que théorie, survit à la démocratie moyennant certaines évolutions ; elle prend même une importance considérable, en devenant un élément régulier et quasi obligatoire du système éducatif (cf. Marrou, 1948). Tous les jeunes gens qu'on se soucie d'instruire passent peu ou prou de leur temps à l'école du rhéteur : les « élites » du monde gréco-